

KATE BUSH

Photo de couverture: « Singer Kate Bush in the studio,
March 1978 », © Alamy.

© Le mot et le reste, 2017.

FRÉDÉRIC DELÂGE

KATE BUSH

LE TEMPS DU RÊVE

LE MOT ET LE RESTE

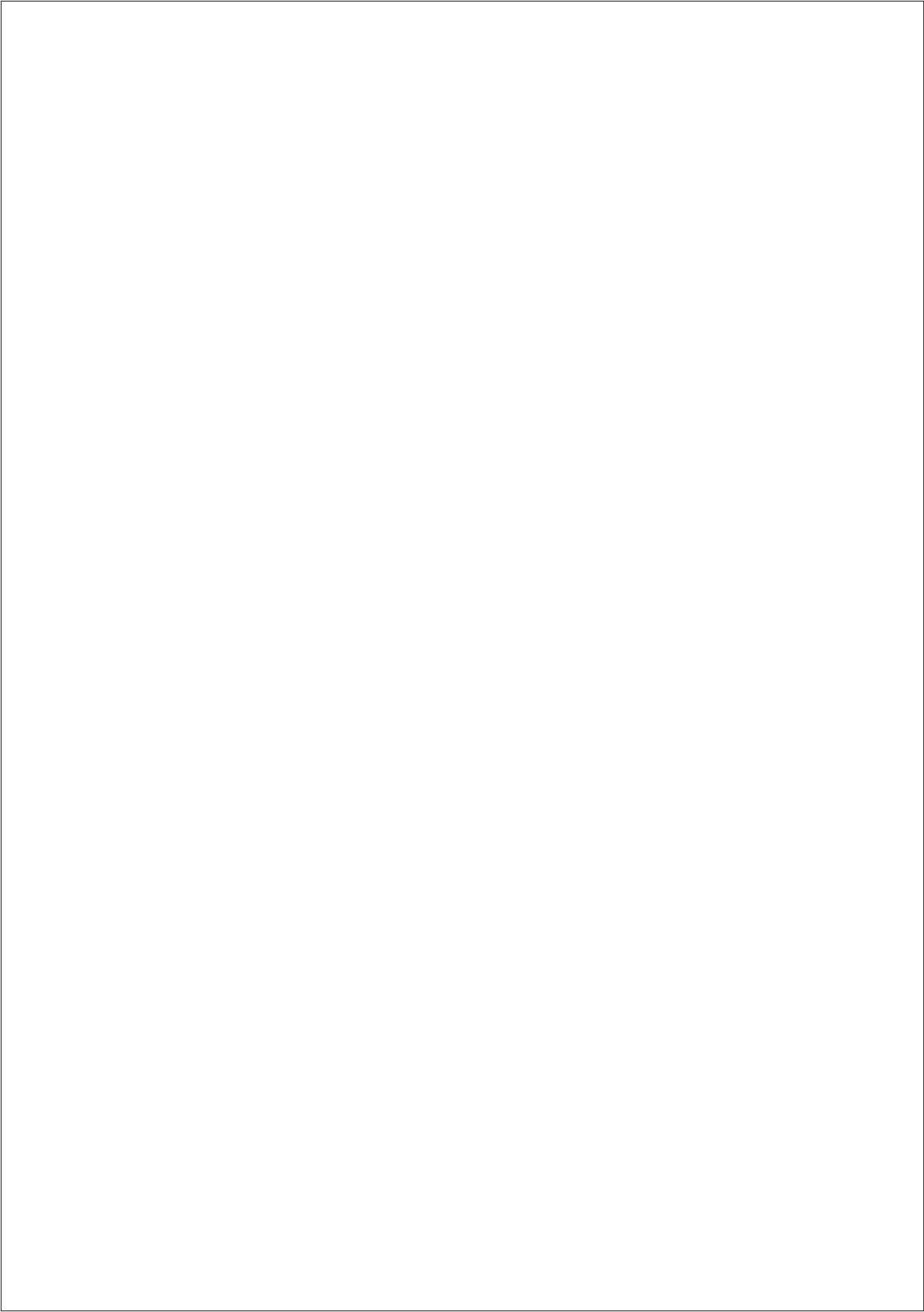
2017

À Élise.

*« Somewhere in between the ticking and the tocking clock
Somewhere in between what the song and the silence say ».*

« Quelque part entre le tic et le tac de l'horloge
Quelque part entre ce que la chanson et le silence disent ».

« A Sky Of Honey » (2005)



IT'S ME...

Sa première vidéo est tournée en pleine nature. Vêtue d'une longue robe rouge, cette jeune femme brune de dix-neuf ans avance sur l'herbe, tend ses bras comme un fantôme, colle ses mains sur la vitre d'une fenêtre imaginaire. Sa danse est lumineuse, mais le regard est noir, implorant. « *It's me, Cathy* »¹, chante-t-elle d'une voix aiguë qui s'empare d'une mélodie tellement sinueuse et aérienne qu'elle en semble irréelle. Cathy, c'est d'abord le prénom de l'héroïne du roman *Les Hauts de Hurlevent* qui lui a inspiré cette chanson, « *Wuthering Heights* ». Mais Cathy, c'est aussi le premier et authentique diminutif de cette chanteuse surgie de nulle part, dont le romantisme étrange et fascinant se tient sur un fil tendu entre ses rêves et la réalité.

Nous sommes en 1978 et l'air du temps est à la violence urbaine du punk. Déjà, Kate Bush n'a que faire de l'air du temps, si ce n'est celui de sa propre horlogerie. Elle vient d'avoir gain de cause face à sa maison de disques, qui avait initialement opté pour un autre morceau, plus conventionnel, en guise de premier single. D'instinct, elle sait que l'excentrique « *Wuthering Heights* » est le meilleur choix. Peu après sa sortie, le 45-tours se classe numéro 1 des charts britanniques, lançant sa carrière de manière fulgurante.

Cette première victoire en annonce d'autres: Kate Bush ne va cesser de bousculer les conformismes pour imposer la singularité de sa vision, exploratrice et déterminée, à l'écart des courants et des modes, transgressant de manière unique les codes de la pop, de l'art rock, des musiques du monde, du folk celtique ou de l'intimisme piano-voix.

1. « C'est moi, Cathy ».

En se tenant à distance des chemins balisés, elle préserve sa liberté, tire le meilleur d'un talent d'exception dont elle exige, fut-ce au prix de longs silences, une réinvention permanente.

« Il y a toujours eu tant de gens pour me dire ce que je devrais faire qu'il est impossible de les écouter. Alors, je ne fais qu'écouter les petites voix qui sont à l'intérieur de moi. Je ne veux pas décevoir ces petites voix qui ont toujours été si bonnes pour moi... »¹

1. *Melody Maker*, 24 août 1985.

CATHY

Elle a entre sept et douze ans selon les photos. Sur ces images en noir et blanc, captées par son frère John Carder Bush, elle s'agrippe à une vieille épée qu'elle dépasse à peine, elle danse pieds nus sur l'herbe, affiche une moue espiègle, boudeuse ou mélancolique, et un regard qui, parfois, se perd au loin. Cette fillette qui se tient sur les marches d'un vieil escalier, près d'un piano ou d'un miroir, souvent emmitouflée dans un pull irlandais ou un long manteau de laine, semble déjà, à l'intérieur, cacher quelques secrets. Si l'univers créatif de Kate Bush est pour une part associé à l'imagerie d'une Angleterre fantasmée, sauvage et mystérieuse, alors les photos du premier livre de portraits que John Carder Bush a consacré à sa petite sœur¹, imprégnées de l'influence des artistes préraphaélites, font se rejoindre rêve et réalité. « Je l'habillais avec des vêtements trouvés dans des brocantes ou qui appartenaient à notre mère, raconte le frère photographe. Nous vivions dans une vieille et mystérieuse demeure dont l'origine remonte au XIV^e siècle et qui a été supposée hantée. Jusqu'aux années quarante, ce fut une ferme. La plupart des photos ont été prises dans ce qui fut autrefois le lavoir de la maison. C'est une grange que j'ai ensuite utilisée pour répéter avec mon groupe folk, puis qui est devenue un dojo de karaté pour mon père et moi, puis encore plus tard le studio d'enregistrement de Kate. »²

La famille Bush s'est installée à East Wickham Farm dès les années cinquante. Située à Welling, près du comté de Kent, au sud-est de Londres, l'ancienne ferme, restée en bonne partie inchangée depuis des siècles, avec son étang, sa roseraie, ses immenses cheminées et

1. *Cathy*, sorti en 1986 et réédité en 2014.

2. *The Sunday Times Magazine*, 12 octobre 2014.

cette fameuse grange « nids à souris » particulièrement prisée de l'enfant Cathy, représente un terrain de rêverie presque idéal pour la fertilité de son imagination.

Son père, Robert John Bush, né en 1920, n'est pas issu d'un milieu spécialement privilégié. Mais des études brillantes lui ont permis d'embrasser une carrière de médecin généraliste, synonyme de solide ascension sociale dans l'Angleterre de l'après-guerre. Début 1943, il a épousé Hannah Patricia Daly, une infirmière irlandaise de deux ans son aînée, qui stoppe ses activités professionnelles pour aider son mari et dégager du temps pour sa famille. La naissance du premier enfant du couple, John Carder (surnommé Jay), survient au printemps 1944, suivie, en décembre 1952, par celle d'un second garçon, Paddy. Lorsque la petite dernière, Catherine Bush, naît le 30 juillet 1958 à l'hôpital de Bexleyheath, dans la banlieue du sud-est londonien, sa mère a déjà quarante ans et son plus grand frère entre dans l'adolescence. La tribu de Robert et Hannah Bush jouit d'une aisance matérielle qui lui permet de disposer d'East Wickham Farm mais aussi d'une villa à Birchington-on-Sea, station balnéaire du Kent, ainsi que d'une maison divisée en trois appartements à Lewisham, un district du sud-est de Londres. Alors qu'elle n'a que six ans, Cathy accomplit un très long voyage en bateau, avec ses parents et Paddy – Jay, alors étudiant à Cambridge, est resté en Angleterre – pour un séjour de plusieurs mois en Australie et en Nouvelle-Zélande afin de rendre visite à la famille de sa mère. Si l'enfance de Kate Bush est harmonieuse et privilégiée, elle n'est en rien conventionnelle. Chez les Bush, la vie familiale est rythmée par des activités artistiques, essentiellement musicales mais pas seulement. Le Dr Bush a composé quelques morceaux. Il joue de l'harmonium, reprend au piano, parfois durant des heures, des airs de Chopin, Beethoven ou Schubert. La famille se rend de temps en temps dans le pays d'origine de Hannah, où Cathy découvre le pouvoir émotionnel et spirituel de ces chansons traditionnelles irlandaises qui vont vite la fasciner: « Avant même que j'aie à l'école, avant même que je lise, je chantais déjà sur des airs de musique traditionnelle,

raconte-t-elle bien plus tard. En un sens, cela a marqué mon âme avant que l'éducation ne s'occupe de moi. »¹

Jay et Paddy, dont les inclinations artistiques ont une grande résonance chez leur sœur, consacrent une bonne partie de leur jeunesse à une passion dévorante pour la musique folk, à la fois comme mélomanes – ils disposent d'une impressionnante collection d'albums issus des *revivals folk* anglais et américain des années cinquante et soixante – et comme musiciens. Si Jay répète parfois avec son groupe dans la grange de East Wickham Farm, c'est surtout Paddy qui devient, en tant que joueur de guitare et de mandoline, un membre éminent de la scène folk du sud de Londres, mais également un insatiable collectionneur d'instruments anciens, jusqu'à en façonner certains lui-même. Il intègre, de 1973 à 1976, le London College of Furniture, où il choisit une spécialisation en fabrication d'instruments médiévaux. L'influence de Jay sur Cathy dépasse le cadre musical. John Carder Bush, après avoir abandonné ses études à Cambridge – il se destinait à une carrière de juriste –, cultive une haute conception de l'art, nourrie par un éclectisme qui s'intéresse aussi bien à la mythologie grecque qu'au spiritualisme. Ses talents de poète l'amènent à organiser des lectures parfois accompagnées d'improvisations musicales – auxquelles Paddy participe – et à publier un premier recueil dès 1970 (*The Creation Edda: A Poem*). Sa curiosité intellectuelle, ses goûts prononcés pour la philosophie, pour des doctrines spirituelles souvent ésotériques mais aussi pour un érotisme explicite, dont sa poésie se fait souvent le vecteur, auront un impact sur la manière d'écrire et les thèmes de prédilection de sa sœur. L'univers de cette dernière est cependant loin de limiter ses sources d'influences aux seuls talents et passions de Jay et Paddy. « Éclaboussée par les obsessions de ses frères, elle en tirait ses propres conclusions secrètes », écrit John Carder Bush dans son livre *Cathy*. La jeune fille s'intéresse à la littérature: compteront parmi ses auteurs favoris Oscar Wilde,

1. Friday Night, Saturday Morning with Desmond Morris, BBC 2, 21 novembre 1981.

J. M. Barrie – le créateur de Peter Pan – ou encore John Wyndham, l’auteur du *Village des damnés*, par deux fois adapté au cinéma.

Surtout, elle passe beaucoup de temps devant la télévision, découvrant des films dont certains inspireront nombre de ses chansons. « J’étais toujours devant la télé au lieu de faire mes devoirs. Je ne me détendais pas en lisant des livres, mais en regardant la télé, et des films »¹, confesse celle qui n’a jamais établi de distinctions hiérarchiques entre ses sources d’inspiration, qu’elles soient éminemment intellectuelles ou beaucoup plus populaires. Sur le plan musical, si les disques qui passent à la maison sont essentiellement du classique et du folk, Cathy est vite parallèlement attirée par la pop music, qu’elle découvre en écoutant la radio. *Bridge Over Troubled Water* de Simon & Garfunkel (1970) est l’un des premiers albums dont elle fait l’acquisition. Elle apprécie les groupes pop rock prisés par ses frères (Pink Floyd, King Crimson, Blind Faith, Fleetwood Mac) mais également Marc Bolan et Dave Edmunds. Elle admire Billie Holliday, et hérite tout particulièrement Elton John – son idole de jeunesse – ainsi que Steely Dan, Bryan Ferry, Roxy Music et David Bowie, preuve d’un goût déjà affirmé pour le versant le plus *arty* et théâtral du rock de son époque. Le 3 juillet 1973, au Hammersmith Odeon de Londres, elle assiste au concert de Bowie, l’ultime show en tant que Ziggy Stardust, une expérience qu’elle n’oubliera jamais : « L’atmosphère était si chargée d’émotion qu’à la fin, il a pleuré. Et nous avons tous pleuré avec lui. »²

Dans l’environnement privilégié d’East Wickham Farm, au cœur d’une famille où la créativité est presque érigée en modèle de vie, la jeune Cathy jouit de la protection et de la liberté idéales pour favoriser l’épanouissement d’aspirations artistiques. Il n’y manque guère que des motifs de rébellion, que lui fournit, dans une certaine mesure, son parcours scolaire.

1. Profiles in Rock, City-TV, décembre 1980.

2. Mojo Classic, février 2007.

Elle est scolarisée jusqu'à l'été 1969 à St Joseph's Convent Preparatory School, puis jusqu'à début 1976 à St Joseph's Convent Grammar School, sur le même site de Abbey Wood, dans la partie sud de Londres. Elle y laisse le souvenir d'une jeune fille agréable, studieuse, dotée d'un sens de l'humour développé – elle est déjà grande fan des Monty Python – mais relativement inhibée. Car l'élève Catherine Bush s'y ennuie, plongée dans un système éducatif rigide à l'exact opposé de l'éducation libre et parfois excentrique qu'elle connaît au sein du cercle familial. Dans cette école catholique de filles dirigée par des sœurs, où l'on impose l'uniforme tant au sens propre que figuré, il n'est pas possible de montrer ostensiblement sa différence ou même sa féminité : bijoux, jupes courtes, maquillage et talons sont proscrits. Et si l'enseignement est rigoureux, il n'est guère, la plupart du temps, jugé stimulant par une adolescente qui se sent déjà plus mûre que la plupart de ses camarades, et parfois un peu isolée. « Je trouvais que cette éducation ne m'était d'aucune aide. Je suis devenue introvertie. Je suppose que c'était dû au système d'enseignement, à la manière dont les professeurs réagissaient par rapport aux élèves, cela ne me correspondait pas. »¹

Dans la collection de contraintes imposées par le quotidien de St Joseph, il en est au moins une qui, *a priori*, pourrait combler ses attentes : faire de la musique. Seulement, l'apprentissage musical est inculqué comme un devoir, et elle y perçoit là encore une rigidité à mille lieues de l'émulation poétique qu'elle rencontre dans sa sphère privée. Néanmoins, elle participe à la chorale du collège – sans s'y faire spécialement remarquer – et joue du violon dans l'orchestre. À une vingtaine de minutes de pratique quotidienne de l'instrument dans le cadre scolaire, s'ajoutent quelques leçons particulières qui n'emportent pas davantage son enthousiasme. Des années plus tard, la chanson « Violin » portera le message d'une révolte contre la manière académique d'aborder l'instrument.

1. *Melody Maker*, 4 mars 1978.